

DEFINITIONS DE LA FRATERNITE DANS «L'ESPOIR» DE MALRAUX

INTRODUCTION

Dans *L'Espoir* la fraternité règne sur tout le roman. Elle n'imprègne pas seulement les grandes scènes du début de la guerre à Madrid et à Barcelone. Jusqu'à la fin du roman, cette fraternité illuminera toutes les scènes et même les plus dures: les combats acharnés de la Cité Universitaire, la défaite de Tolède, l'exode tragique de Malaga...

«Dans *L'Espoir*, la fraternité combattante devient la valeur fondamentale qui envahit tout et tient lieu d'idéologie... Aucun mot ne revient plus souvent dans *L'Espoir* au point de devenir obsédant»¹

Nous trouvons la fraternité dans presque toutes les pages du roman préféré de Malraux, même si elle prend des visages différents. Les mobiles de l'engagement dans la guerre d'Espagne sont multiples², mais il y a un dénominateur commun: la fraternité. C'est toujours un sentiment fraternel qui a poussé les héros de *L'Espoir* à se battre.

Afin de bien situer notre sujet, nous essayerons de décrire brièvement la progression idéologique de Malraux. En gros nous pouvons distinguer quatre étapes.

A) Première étape: la volonté de puissance.

C'est l'époque nietzschéenne, individualiste. Les romans les plus représentatifs sont *Les Conquérants* (1928) et *La Voie Royale* (1930). Les héros sont avant tout individualistes, aventuriers; ils ne se sont jamais identifiés avec la révolution.

Perken et Garine participent au combat mais ils n'y cherchent qu'à donner un sens à leur propre existence et à échapper à l'absurde.

«Pour Perken, comme pour Garine, le sens de la vie réside dans l'action en tant que seul et unique moyen de surmonter la menace du néant, de l'impuissance et surtout de la mort»³

B) Deuxième étape: la découverte de la fraternité.

Dans l'évolution idéologique de Malraux nous sommes dans le passage de la volonté à la fraternité. A partir de *La Condition Humaine* l'acte révolutionnaire,

1 RIEUNEAU, Maurice: *Guerre et Révolution dans le roman français de 1919 à 1939* Klincksieck, 1974, pp. 521-522.

2 Voici quelques exemples: Garcia: «Je suis dans cet uniforme parce que je veux que changent les conditions de vie des paysans espagnols.» (E 322)

Magnin: «Je veux que les hommes sachent pourquoi ils travaillent» (E 94)

Barca: «Je ne veux pas qu'on me dédaigne» (E 53)

3 GOLDMANN, Lucien: *Pour une sociologie du roman*. Collection 'Idée', Gallimard, 1975, p. 146.

au-delà d'une aventure individuelle, est une rencontre de la communauté humaine et gage d'une transformation réelle de la société. L'action n'est plus un jeu solitaire et désespéré, elle a un sens positif, une efficacité. Il s'agit donc, maintenant, de la fraternité virile qui dépasse l'échec et même la mort.

«... le sujet de *La Condition Humaine* n'est pas seulement la chronique des événements de Shangaï; il est aussi, et en tout premier lieu, cette réalisation extraordinaire de la communauté révolutionnaire dans la défaite des militants et la survie de ceux-ci dans la lutte révolutionnaire qui se poursuit après la mort⁴

C) Troisième étape: l'apothéose de la fraternité

Déjà dans *La Condition Humaine* il y a quelques scènes où on sent l'apothéose de la fraternité —celle du cyanure⁵—. Dans *L'Espoir* cette apothéose nous l'éprouvons plus souvent et elle devient une ambiance presque constante, pourtant il y a des moments plus forts où elle est plus présente (les premières journées de la guerre à Madrid et à Barcelone, la descente des aviateurs blessés...)

D) Quatrième étape: l'art comme dépassement de l'action⁶

Après avoir cherché l'affirmation de l'homme dans une action individuelle (*Les Conquérants*), puis dans une action fraternelle (*La Condition Humaine*, *L'Espoir*), il était naturel que Malraux cherchât de nouveaux symboles pour vivre. Son projet de Psychologie de l'Art⁷ le hantait déjà avant son départ pour l'Espagne et les préoccupations même du combat ne le lui avaient pas fait oublier. A l'héroïsme solitaire de l'aventure et l'héroïsme collectif du révolutionnaire succède un héroïsme humaniste. Malraux avait aperçu dans l'art une réponse au problème de l'homme. A cet égard écoutons ce qu'il pensait:

«L'art est d'abord pour moi, répondis-je, l'expression la plus haute ou la plus intense d'une expérience humaine valable»...

«Marxiste? Je le suis comme Pascal était catholique.

Philosophiquement je ne suis pas du tout marxiste...

Ce qui compte essentiellement pour moi c'est l'art⁸

DEFINITIONS DE LA FRATERNITE

En essayant de définir la fraternité, commençons par noter que celle-ci n'appartient pas au monde des concepts, ni au champ des idées. C'est à dire que nous ne pouvons pas situer la fraternité dans le domaine des théories, mais plutôt dans celui des sentiments. Il ne s'agit pas d'un sentiment quelconque, pas du tout d'un sentiment uniquement intérieur, spirituel. La fraternité appartient au monde de nos sentiments incarnés, vécus. On dirait même qu'elle est plus physique que spirituelle⁹.

Jean Laucouture nous décrit très bien la présence corporelle dans *L'Espoir* en contraste avec les oeuvres antérieures de Malraux.

4 GOLDMANN, op. cit., p. 190.

5 MALRAUX, André: *La condition Humaine*, «Collection Folio» Gallimard 1972, pp 255-256.

6 Voir PICON, G.: *Malraux par lui-même*, Ecrivains de toujours Seuil 1966.

7 Le plus long projet de Malraux. Commencé avant 1935 et dont le 1^{er}. Livre ne fut publié qu'en 1947., le 2^{ème} en 1948 et le 3^{ème} en 1949.

8 LACOUTURE, J.: *André Malraux, une vie dans le siècle*, Edit. Seuil, 1973, pp 214 et 304.

9 Voir PICON: *André Malraux*, «les essais XVII», Gallimard 1945, pp. 53-54.

«Ecrivant sur la Chine, il s'attache d'autant plus aux âmes qu'il n'a pas connu les corps. En Espagne, l'évidence des corps, l'exigence des faits, s'imposent à lui, et donne à ses héros l'«épaisseur (c'est son mot) dont il a toujours rêvé».

André Malraux tient à souligner cette sorte de corps dont la fraternité est revêtue: pendant que Pol attend que la porte de la carlingue soit ouverte il prend conscience de ce caractère corporel.

«Devant ce sang, pour un instant anonyme, devant ces jambes qui ne bougeaient qu'avec précaution dans cette carlingue pleine de camarades, Pol, à moitié étranglé par son berlingot, pensait que tous étaient en train d'apprendre dans leur corps ce que veut dire solidarité» (E 59)

Le narrateur nous signale que le «chef de l'Escadrille», en montant vers Valde-linares à la rencontre des aviateurs blessés, approfondit d'une façon physique plutôt qu'intellectuelle le sentiment de la fraternité:

«... et chaque nouvel effort enfonçait jusque dans sa poitrine l'idée fraternelle qu'il se faisait du chef». (3 471)

1) La définition-clef de la fraternité

Nous appelons «clef» cette définition parce que c'est le seul passage de *L'Espoir* dans lequel nous trouvons une définition spécifique et aussi parce qu'il s'agit d'une vérité fondamentale dans le roman.

Le personnage choisi par Malraux pour définir cette fraternité est un paysan: Barca. Admironons la sagesse du vigneron catalan.

«Ecoute, Manuel; je vais te dire une bonne chose, que vous ne connaissez pas, tous les deux, [García et Manuel] parce qu vous êtes trop... enfin, trop... vous avez eu trop de chance, disons. Un homme comme lui, García, sait pas trop bien ce que c'est, que d'être vexé. Et voilà ce que je veux te dire: le contraire de ça, l'humiliation, comme il dit, c'est pas l'égalité. Ils ont compris quand même quelque chose, les Français, avec leur connerie d'inscription sur les mairies: parce que, le contraire d'être vexé, c'est la fraternité» (E 100)

A notre avis nous comprendrons mieux cette définition, en sachant d'où elle vient. Donc, nous allons présenter Barca, mais sans oublier que les personnages de *L'Espoir* sont peu personnalisés, presque squelettiques.

Qui est Barca? Nous le rencontrons pour la première fois à la «Sierra» au début de la guerre, où il se battait en arrêtant les fascistes qui visaient Madrid. Dans cette lutte «sans chefs et presque sans armes» il se montre un homme courageux et avec un sens élémentaire de l'organisation (E 62-71).

Le vigneron est gravement blessé. Manuel, nommé commandant de compagnie au 5^e régiment, va lui rendre visite à l'hôpital de «San Carlos»: à travers leur entretien (E 97-100) nous découvrons d'autres traits de la personnalité de ce «savant» vigneron. Il a eu un coup de mauvaise chance, le phylloxera, qui a permis aux propriétaires de déposséder les «rabassaires» du travail de plus de cinquante ans.¹¹

11 «Rabassaire» = Mot catalan: celui qui cultive la terre selon le contrat «rabassa morta».

Comme tous les paysans espagnols, il a souffert l'humiliation, le mépris du grand propriétaire. Barca a eu l'occasion de constater qu'il n'y avait aucune dignité chez «son» marquis.

«Et il [le marquis] a dit ça, je te le répète mot pour mot: «Voyez ce que c'est que ces gens-là! Ils préfèrent l'humanité à leur famille!» Méprisant, qu'il était». (E 100)

Lui, un vigneron avec dignité, ne peut pas supporter ce type de gens, parce qu'ils ne sont pas respectables. Lorsqu'il se battait à la «Sierra», il sentait ce beau présage:

«... on ne reprendrait plus les vignes à ceux qui les avaient plantées.» (E 70)

Il n'a pas été neutre parce qu'il ne veut pas qu'on le dédaigne, il veut que le temps du mépris soit tout de suite fini: «c'est la chose importante, le reste c'est autour». (E 99)

Barca comprend que souvent l'égalité est impossible et pour lui, malgré l'avis de Garcia auquel il donne le titre de «savant» (E 100), c'est la fraternité et non l'égalité qui est le contraire du mépris. Voilà la définition-clef de la fraternité donnée par un paysan, qui ose contredire l'intellectuel qui fait le point pendant tout le roman.

Le vigneron sait apprécier la bonne volonté de Garcia et Manuel, mais ils ont eu trop de chance. Ils sont avec le peuple, mais ils n'ont pas souffert la condition du peuple: ils ne savaient pas trop bien ce que c'est que d'être vexé. Pour Malraux seulement ceux qui ont pâti l'humiliation et le mépris sont capables de comprendre la fraternité. C'est le cas Kyo dans *La Condition Humaine*, parce qu'il a été vexé,

«Métis, hors-caste, dédaigné des blancs et plus encore des blanches...»¹²

il a compris le sens profond de la dignité humaine. Pour Kyo la dignité c'est la même chose que pour Barca la fraternité («le contraire de l'humiliation») et, puisque pour le commissaire cela ne veut rien dire, le héros de *La Condition H.* note qu'il faut un certain passé pour que ce mot signifie quelque chose.

«Quand on vient d'où je viens, ça veut dire quelque chose».¹³

Voilà, donc, une philosophie très élémentaire, mais si profondément enracinée dans la vie du paysan que sa définition de la fraternité sera acceptée et approfondie par deux intellectuels: Manuel (l'ingénieur) et Garcia («un des meilleurs ethnologues espagnols») (E 100)

Dans le musée Santa-Cruz de Tolède, qui sert de restaurant pendant le siège de l'Alcazar, a lieu un des plus intéressants entretiens de *L'Espoir* (E 200-212). A un moment donné, on se demande pourquoi, lorsque un armistice de trois heures est accordé, les miliciens se sont mis à distribuer cigarettes et lames de rasoir à leurs ennemis. Garcia et Manuel sont présents.

D'une part Garcia, pour donner l'interprétation psychologique de cette affaire, va développer la définition de Barca

12 MALRAUX: *La Condition Humaine*, op. cit., p. 59.

13 MALRAUX: *La Condition Humaine*, op. cit., p. 243.

«Je crois que celui qui a donné les cigarettes, et le rigolo qui a apporté les lames, et ceux qui les ont suivis, et Hernandez avec les lettres ont obéi sans trop s'en rendre compte au même sentiment: prouver à ceux de là-haut qu'ils n'ont pas le droit de les mépriser. Ce que je dis là a l'air d'une plaisanterie; c'est sérieux. La droite et la gauche espagnoles sont séparées par le goût ou l'horreur de l'humiliation. Le Front populaire, c'est, entre autres choses l'ensemble de ceux qui en ont horreur... Le besoin de la fraternité contre la passion de la hiérarchie, c'est une opposition très sérieuse...» (E 209)

Vraiment García a appris la leçon que le vieux vigneron lui a donné, il ne parle plus d'égalité. Enfin «l'ethnologue» accepte la définition profonde et pleine de vie de Barca: «La fraternité le contraire de l'humiliation». Il me semble aussi que ce texte nous montre que García a compris ce qu'est le mépris et que tout homme a besoin surtout d'être écouté, d'être pris en considération et enfin que rien ne fait plus mal aux gens que d'être humiliés.

D'autre part, Manuel devient aussi disciple du paysan. En premier lieu, au moment même où García développe son explication psychologique, justement en essayant de répondre à une question de «l'ingénieur du P.C.E.», Manuel ne pense qu'à la définition de Barca.

«Manuel, en ce domaine, se méfiait du psychologique; mais il se souvenait du père Barca: «Le contraire de humiliation, mon gars, c'est pas l'égalité, c'est la fraternité». (E 209)

On dirait que Manuel d'un côté se rend compte qu'à la base du discours de García il y a l'expérience du vigneron et que de l'autre côté, en tant que marxiste, il se méfie de la psychologie. Il trouve dans cette explication trop de théorie et préfère ne savoir que la vérité de Barca, plus simple, plus profonde et plus vraie.

Plus tard à Aranjuez les fuyards de Tolède et les rescapés des troupes du Sud-Ouest, totalement démoralisés, veulent filer à Madrid; lorsque Manuel est arrivé à mettre de l'ordre dans cette «pagaille» et pendant qu'il fait de gros efforts pour tenir ses promesses, une délégation vient le voir.

«La conscience qu'avaient ces hommes de représenter des vies, des faiblesses et des responsabilités, de représenter les leurs en face d'un des leurs était si évidente que la révolution, dans sa part la plus simple et la plus lourde, était entrée avec eux: la révolution pour celui qui parlait (le menuisier aux moustaches, porte-parole de la délégation), c'était le droit de parler ainsi. Manuel l'étreignit, à l'espagnole, et ne dit rien». (E 273)

Voilà un beau geste fraternel, plus expressif que de longs discours. Peut-être, grâce à la confession de Barca à l'hôpital, «L'ingénieur communiste» a-t-il compris ce qu'est le mépris.

2) *La fraternité, un sentiment d'accord*

On remarque dans L'Espoir l'emploi très fréquent du verbe «s'accorder à» et des images suggérant l'accord. Selon Lucien Goldmann, L'Espoir a pour sujet

«La relation non-problématique du peuple espagnol avec le parti communiste». ¹⁴

14 GOLDMANN, op. cit., pp. 238-239.

La catégorie du «non-problématique» nous paraît une définition très juste, mais nous n'acceptons pas l'idée d'une relation s'établissant entre le peuple espagnol et le parti communiste. Nous dirons avec M. Rieuneau:

«C'est entre des individus et le peuple espagnol qu'elle s'établit et sous la forme affective ou mystique de la fraternité»¹⁵

A notre avis, personne ne sent plus profondément que Magnin cette communion, cet accord fraternel, et pourtant il n'appartient pas au P.C. Le chef de L'Escadrille «Malraux» s'avoue membre d'un petit parti: la Gauche Révolutionnaire Socialiste (E 161). Nous pourrions donner d'autres exemples: García, Ximènès...

La relation «non-problématique» est caractéristique de l'épopée d'après Lukacs et Goldmann.

«L'épopée, qui ne pose pas de problèmes et ne connaît pas d'individus séparés de la communauté, suppose précisément la présence réelle, incontestée et non problématique des dieux».¹⁶

Dans *L'Espoir* la communion avec le peuple d'Espagne est tout à fait nécessaire. Sans cet accord, l'action n'a aucun sens. D'après les paroles d'Hernandez à Moreno, (E 226) il est évident qu'on ne peut pas se battre sans aimer les gens pour lesquels on lutte.

«Tu devrais demander quinze jours pour te soigner. Et si, ensuite, calmement, tu regardes les miliciens en ne voyant d'eux que leur comédie, si rien en toi n'est lié à l'espoir qui est en eux, alors, va en France: qu'est-ce que tu veux faire ici...?» (E 230-231)

Dans la guerre d'Espagne il n'y a pas de place pour ceux qui ne sont pas accordés à l'espoir des miliciens. Pourtant pour Garine (le héros de «*Les Conquérants*») la communion, l'accord étaient secondaires. L'important était la lutte individuelle contre l'absurde. George Mounin résume très bien cette évolution chez Malraux:

«Le révolutionnaire aventurier des *Conquérants*... reste encore loin du peuple: «Je n'aime pas les homes, dit-il je n'aime pas même les pauvres gens. Mais les protagonistes de *La Condition Humaine* ne le disent plus...

Dans *L'Espoir* il y a une compréhension quasi léniniste du peuple, une répudiation de l'apocalypse anarchiste et de la pitié libérale inerte, une fraternisation d'intellectuel avec le peuple».¹⁷

Etant donné que cet accord fraternel est une constante dans le roman, nous ne pouvons énumérer toutes les scènes ou toutes les images qui l'expriment. Nous nous bornerons à analyser trois exemples.

D'abord la descente des aviateurs blessés (E 475-481). La séquence la plus belle de tout le roman et peut-être la plus belle que Malraux ait écrite. Ce récit est un vrai poème plein d'images qui expriment un profond sentiment d'accord. La marche solennelle et primitive de ces brancards avance à un rythme accordé à la douleur. Les émouvantes «piétas» paysannes auprès des aviateurs blessés ne sont pas du tout passives; au contraire il y a, chez les paysannes de Valdelinares, une constante recherche

15 RIEUNEAU, op. cit., p. 524.

16 LUKACS: *Théorie du roman*, pp. 49.

17 MOUNIN, G.: *Les critiques de notre temps et Malraux* Garnier 1970, p. 167.

de la fraternité de l'accord et «un désir brouillon d'être utile»: leur intérêt pour connaître la nationalité des aviateurs, les gestes du corps accordés aux mouvements des porteurs. De leur côté, les hommes s'accordent par le silence solennel, par le balancement fraternel, par le geste prudent et affectueux par lequel ils prenaient les branards, et aussi par le pas ordonné et ralenti à chaque rampe...

Rieuneau a raison quand il dit au sujet de la descente triomphale:

«Le récit se fait poème par la primauté donnée aux images, poème épique par le grandiose des sentiments et l'immortalisation d'un instant haut en signification. Nous y voyons le tragique de la guerre non point effacé mais transfiguré par la volonté fraternelle». ¹⁸

Lorsque le cortège triomphal arrive à Linares, la foule fraternise par le silence accordé à l'état apparent de chaque blessé.

«Quand Gardet arriva sur cette foule déjà silencieuse tomba un silence tel qu'on entendait soudain le bruit lointain des torrents». (E 480)

Même les aviateurs ne se résignent pas à accepter passivement cette fraternité; par un sourire forcé ils s'accordent à cette irrésistible atmosphère fraternelle. En lisant ce beau texte on a l'impression de toucher la fraternité, tellement elle est présente sur tout le chemin parcouru par cette marche solennelle. Vraiment cette ambiance fraternelle a une réalité aussi indéniable et «pesante» que celle de la nature, des arbres, des gorges. Cette fraternité, à présent si lourde et si forte comme les montagnes mêmes, n'exprimait pas l'acceptation résignée de la mort, mais la volonté des hommes en lutte contre leur destin écrasant. (E 479)

Au début de novembre, les franquistes atteignent les faubourgs de la capitale.

Le sept, le gouvernement Caballero abandonne Madrid pour Valence. Presque tous les ministres et les hommes politiques s'en vont. Il paraît que Guernico pense aussi quitter Madrid. En vérité s'en aller est l'attitude la plus raisonnable, parce qu'il exclue toute idée de combat. D'autre part il dispose d'une auto pour faire le voyage. Mais soudain il change d'avis. Dans ce Madrid sur le point de tomber dans les griffes fascistes, Guernico et Garcia causent. L'ethnologue veut faire revenir l'écrivain catholique sur sa décision de rester à Madrid.

«Tantqu'on peut aider la révolution, il faut l'aider. Mais se faire tuer ne sert à rien, mon bon ami. La République n'est pas un problème géographique et ne se résout pas par la prise d'une ville». (E 308)

Pourquoi a-t-il décidé de ne pas quitter la capitale de l'Espagne? Il ne va pas se battre, et pourtant il veut partager, sans privilèges, le sort du peuple de Madrid. Un sentiment d'accord irraisonné l'attache à Madrid. Rien à faire, Guernico restera à Madrid. Malgré le conseil contraire de García, son intelligent ami, il va tenir sa décision parce que

«Cette guerre est sa guerre [la guerre du peuple d'Espagne] quoi qu'il arrive; et je resterai avec lui là où il est... Il y a ici deux cents mille ouvriers, qui n'ont pas d'autos pour aller à Valence...» (E 308)

¹⁸ RIEUNEAU, op. cit., p. 525.

L'attitude de l'écrivain catholique s'inscrit dans la fraternité, sentiment d'accord ou de solidarité; mais elle met en relief une nuance importante: l'irrationnel. Puisque la fraternité est un sentiment et pas une idée ou un concept, elle peut être irrationnelle et, dans le cas de Guernico, elle l'est.

Jusqu'ici cet accord, qui est la fraternité, nous l'avons trouvé entre gens qui avaient, plus ou moins, les même idées: tous sont dans le même champ. Et maintenant nous nous demandons: est-ce que la solidarité suppose une communion idéologique?, Magnin, qui vient de ressentir la solitude de la guerre, se confie à Attignies, son meilleur ami de l'escadrille. Attignies dont le père était fasciste, «un des chefs fascistes de son pays», affirme pendant cet entretien:

«L'amitié (la fraternité)... ce n'est pas d'être avec ses amis quand ils ont raison, c'est d'être avec, même quand ils ont tort» (E 163)

Encore un pas un avant: la fraternité peut dépasser les frontières de notre champ idéologique. La fraternité doit s'étendre aussi aux gens qui, à notre avis, ont tort, qui n'ont pas notre point de vue, qui ne partagent pas nos idées. Attignies, donc, vient nous souligner un autre aspect de la fraternité.

Le cas de Leclerc s'inscrit aussi dans le sens de la fraternité même envers ceux qui n'ont pas raison. Sous la menace d'unités antiaériennes, le mercenaire Leclerc, chargé de bombarder une colonne motorisée fasciste, revient à la base avec son chargement de bombes. Il se soule et déblatère partout contre tout et contre tous, pour retrouver une satisfaction de soi dans le mépris. Leclerc n'arrive pas à se pardonner sa fuite et essaie d'étouffer l'espoir chez ses hommes. Il veut que tout soit pourri parce qu'il n'est pas content de lui. Pourtant Scali, Attignies, Darras, Magnin... vont réagir très fraternellement devant cet homme qui a tort: d'abord, ils supportent avec compréhension son ivresse, ensuite ils considèrent que sa fuite «était plus de l'ordre de l'accident que de la lâcheté»; voilà une interprétation généreuse et fraternelle. Finalement, lorsque Magnin est obligé de l'exclure de l'escadrille, il fait appel à la fraternité avec tout l'équipage du Pélican:

«Quand les fascistes sont à Carabanchel, ceux qui se conduisent comme l'ont fait ici ceux qui viennent de partir se conduisent comme des contre-révolutionnaires... La question du Pélican est réglée; nous ne devons donc plus nous souvenir que de ce que chacun d'eux avait fait de bien avant... le reste. Buvois à l'équipage du Pélican». (E 298-299)

En résumé, la fraternité est un sentiment d'accord, quelquefois irrationnel et que nous pouvons éprouver même vis-a-vis de gens qui, à notre avis, ont tort.

3) *Autres définitions de la fraternité*

Dans les premières pages de *L'Espoir*, nous assistons, dans les rues de Madrid et de Barcelone, à une fête fraternelle: c'est la fraternité lyrique, c'est l'Apocalypse de la fraternité. Une fraternité tellement présente que le reste est gommé. C'est la seule chose existante durant la nuit du 18 au 19 à Madrid.

«L'auto repartit parmi les tapes sur l'épaule, les poings levés et les «salud»: la nuit n'était que fraternité». (E 19)

Pour Manuel toutes les choses, qui lui appartiennent, ne comptent plus. Il n'y

a que la fraternité «pesante» qui efface le reste, qui s'impose. Même sa voiture, à laquelle il tenait, lui est devenu indifférente.

«Et soudain, Manuel s'aperçut que cette voiture lui était devenue indifférente. Il n'y avait plus de voiture; il y avait cette nuit chargée d'un espoir trouble et sans limites, cette nuit où chaque homme avait quelque chose à faire sur la terre». (E 21)

Une nuance à souligner chez «le futur commandant du 5^e. régiment» c'est que, depuis le début, pour lui la fraternité prenait la forme de l'action. D'autre part cette fraternité lyrique est réconciliatrice: tout d'un coup à Madrid s'effacent les vieilles divisions entre socialistes de Prieto et de Caballero, entre les syndicats F.A.I. et l'U.G.T.. Il a fallu le fascisme pour que tous les partis de la gauche espagnole s'unissent.

Aussi à Barcelone le 19 juillet tous les républicains se battent ensemble contre le fascisme, dans une unité jamais atteinte pendant la République:

«Pour la première fois, libéraux, hommes de l'U.G.T. et de la C.N.T., anarchistes, républicains, syndicaliste, socialistes, couraient ensemble vers les mitrailleuses ennemies». (E 30)

D'après Jaime Alvear, la meilleure incarnation de la fraternité ou plutôt sa définition vivante est le Front Populaire. C'est pendant le siège de la caserne de la Montagne, sous le tir des fascistes, qu'il a cette idée:

«... le Front Populaire, c'était cette fraternité dans la vie et dans la mort». (E 45)

Face à un programme contre-révolutionnaire de la droite (le Front national), le Front Populaire se présente aux élections de février comme le seul espoir pour les ouvriers espagnols. Certes le programme du Front Populaire ne pouvait être que réformiste, afin de réussir l'union la plus large possible pour gagner les élections. Avec le Front Populaire la vie renaît chez les pauvres: 30.000 prisonniers politiques en liberté, on reprend la réforme agraire à un rythme accéléré¹⁹. Jaime a raison, le Front Populaire est la fraternité dans la vie. Mais il est maintenant menacé de mort et doit lutter pour survivre. Alors le Front Populaire est devenu la fraternité dans la mort, parce qu'il est obligé de lutter contre la mort, parce que la mort de beaucoup de républicains est pleine de fraternité et parce que la mort même est vaincue, comme dépassée par la fraternité²⁰. A cet égard, nous pouvons citer le cas de Moreno pour qui la fraternité est plus forte que la mort.

«Depuis un mois je sais que les morts peuvent chanter... Il y a quelque chose que... je n'avais jamais soupçonné. Il y a une fraternité qui ne se trouve que de l'autre côté de la mort». (E 370)

Donc la volonté fraternelle des hommes surmonte la guerre et la mort et voilà pourquoi la descente des aviateurs blessés et du mort se fait dans un «triomphe austère».

Enfin pour Magnin la fraternité passe par la réforme agraire. Le chef de

¹⁹ Voir TAMAMES, TUÑÓN DE LARA, THOMAS, GALLO, HERMET...

²⁰ Voir E 230 et E 458.

l'Escadrille du haut de son avion a vu les terres d'Espagne: La Mancha, Extremadura, Andalucia, Teruel... Il a remarqué les structures agraires féodales: les immenses propriétés mal cultivées,

«... des terres en finche, que les ouvriers agricoles goitreux de misère n'avaient pas le droit de cultiver». (E 489)

Magnin se rend compte que tout cela est un mépris constant, lourd et même physique des paysans. Il me semble que l'aviateur veut compenser cette humiliation par la fraternité profonde qu'il sent envers les paysans.

«Magnin pensait aux paysans... Les paysans l'obsédaient: celui que García lui avait envoyé, ceux à qui il demandait des autos dans les villages, ceux de toute la descente des montagnes, ceux qu'il avait vus combattre sous lui la veille». (E 499-500)

Personne dans le roman ne manifeste une communion si intime avec les pauvres ouvriers de la campagne; peut-être parce que, plus que personne, il a pris conscience de leur problème.

Lorsque Magnin fait des démarches pour avoir des nouvelles des aviateurs blessés, chaque démarche comporte un sentiment de communion avec le paysan en question et, à travers lui, avec l'Espagne.

«Magnin sentait plus que jamais l'Espagne présente autour de lui, comme si dans chaque hôpital, dans chaque comité, à chaque poste de téléphone eût attendu un paysan fraternel». (E 467)

Cet accord du responsable de l'Escadrille avec les paysans espagnols devient obsédant. Sa fraternité avec les cultivateurs tient lieu d'absolu chez lui: tout lui paraît dérisoire en comparaison avec la condition des paysans. (E 162)

Pour changer cette honteuse condition, la République a essayé de faire quelque chose²¹. Les premiers pas de la réforme agraire sont présentés dans le roman par une image très belle:

«... petits murs de pierre tout neufs qu'ils avaient vus dans Teruel et dans le sud, trapus et courts, encore menacés, entre les anciennes traces immenses!» (E 489)

Magnin a compris. Tant qu'existeront les grands propriétaires, tant que la réforme agraire ne sera pas consolidée, il y aura une humiliation si claire, un mépris si évident envers les paysans que toute fraternité sera impossible. C'est pour cela que le chef de l'escadrille «España» comprend la rage des paysans et se sent profondément solidaire de leur cause.

«Les paysans rageurs qui combattaient sous lui combattaient pour élever ces petits murs, la première condition de leur dignité». (E 489)

Voilà donc, que la définition de la fraternité de Magnin se rattache à celle de Barca, le vigneron. Pour tous les deux, c'est le contraire de l'humiliation, le

21 Voir surtout TAMAMES et d'autres Historiens...

contraire de la servilité. La seule nuance ajoutée par Magnin c'est, que, afin que cette fraternité soit vraie et non théorique, il faut la réforme agraire, il faut «élever ces petits murs».

Pour conclure nous voulons mettre en relief l'originalité de Malraux, dans la description de la fraternité à travers son roman *L'Espoir*. Pour lui la fraternité appartient plutôt au royaume du cœur, de la volonté, des sentiments vécus qu'au monde de l'intelligence. La fraternité a une valeur de rayonnement et non de conviction, sa forme est plus mystique ou mythique que logique; c'est un mythe métaphysique et mobilisateur. Pourtant, malgré la méfiance de Malraux envers le monde intellectuel, sa pensée est profonde et son idée de la fraternité se situe entre l'action et la lucidité, entre la pratique et la métaphysique. En 1933 l'auteur de *L'Espoir* écrivait à Picon:

«Le drame essentiel... est dans le conflit de deux systèmes de pensée: l'un mettant l'homme et l'univers en question, l'autre supprimant toute question par une série d'activités».²²

C'est dans cet équilibre dramatique, nous semble-t-il, où se trouve l'originalité des définitions de la fraternité chez André Malraux.

MANUEL PEÑA SANZ

²² PICON, Gaëtan: *André Malraux*, Gallimard, 1945, p. 81. *N.B.*: Les chiffres entre parenthèses, précédés de «E» renvoient à *L'Espoir*, Folio, Gallimard 1972.